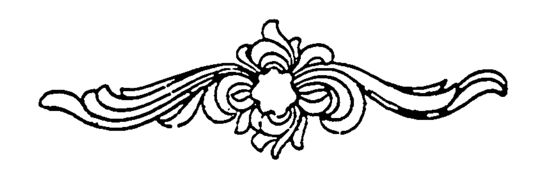
ESSAI DE MONOGRAPHIE FAMILIALE

Zéphirin Paquet

Sa Famille
Sa Vie
Son Oeuvre



QUÉBEC
1927

CHAPITRE V

Martin Pasquet

La mort de Jacques Pasquet laissait bien vide la maison de la Canardière. Ses fils dispersés n'y reviendront plus. François l'habitera seul sans d'autre ambition que celle de maintenir par un labeur persévérant la renommée de la terre familiale. Mais s'il ne négligea point la culture du sol, il consacra surtout sa vie à l'éducation de ses deux enfants.

Marie-Geneviève, née le 12 mars 1745, fréquenta, sans doute, les classes des Ursulines et acquit une bonne instruction. En 1767, elle épousa François Valin, marchand réputé de Québec, qui tenait magasin, rue de la Fabrique, dans une maison spacieuse " à deux étages avec cave et grenier "[1]. Hélas ! son bonheur fut de courte durée : François Valin mourut le 21 mai 1779, laissant la jeune veuve avec cinq enfants en bas âge[2].

François-Raphaël, né le 8 octobre 1762, manifesta aussi, dès sa jeunesse, un goût prononcé pour l'étude.

---

1 Bail à loyer Marie Geneviève Pasquet à John Harrison le 11 avril 1791. (Greffe Planté, No 169.)

2 L'acte de sépulture de François Valin est ainsi libellé dans le registre de Notre-Dame de Québec : " Le 24 mai 1779 a été inhumé, au bas de l'allée du côté de l'épitre de la chapelle de Sainte-Anne, dans l'église cathédrale et paroissiale de cette ville le corps de François Valin, époux de Marie-Geneviève Pasquet, décédé depuis deux jours, muni des sacrements. Présent : Vallière Pasquet et un grand concours de peuple. Il était âgé de quarante ans. "—François Valin s'était illustré comme enseigne de milice durant le blocus des américains dans les années 1775-1776 et avait reçu en récompense de ses services les lots 14 et 15 dans le 4ème rang du township de Nelson et le 13ème lot dans le 9ème rang du township de Sommerset.

Sa piété, soutenue par les conseils d'une vertueuse mère, l'inclina peu à peu vers le sacerdoce. Il fut ordonné prêtre, le 15 août 1790, et devint l'année suivante curé des Éboulements[3].

François Pasquet n'eut pas la joie de voir son fils prêtre, il était retourné à Dieu dans la soirée du 27 février 1784, à l'âge de 73 ans, muni des sacrements de l'Église. Sa sépulture eut lieu le 29 février 1784 dans le cimetière, dit des Picotés, proche de l'Hôtel-Dieu.

Après la mort de son mari, Madame François Pasquet se retira chez sa fille, rue de la Fabrique. C'est là que nous la trouvons, le 17 novembre 1791, vendant ses biens immeubles à Pierre Vincent, marchand potier du faubourg Saint-Vallier[4].

Cet ensemble de circonstances nous montre comment les Pasquet disparurent de la Canardière[5].

Nous devons aussi la quitter, cher lecteur, pour retracer ailleurs un autre fils de Jacques Pasquet.

---

[3] Raphaël Pasquet fut curé des Éboulements, de 1791 à 1798, avec desserte de la Malbaie ; puis curé de St-Antoine de Tilly, de 1798 à 1806, et de St-Gervais, de 1806 à 1836, où il est décédé le 30 avril 1836. (Dictionnaire du Clergé canadien.)

[4] Vente par Geneviève Giroux, veuve de François Pasquet à Pierre Vincent. (Greffe J. Pinguet, 17 novembre 1791.)

[5] Lors du partage des biens de Pierre Vincent, la terre des Pasquet fut acquise par Alexis Godbout, membre du parlement provincial. (Greffe Besserer, 15 mai 1834, No 1663.)

En 1846, Alexis Godbout est en faillite et l'immeuble de la Canardière divisé en 4 lots est vendu par le shériff — le lot No 1, sur la grève avec la maison est adjugé à John Racey. Les lots Nos 2 et 3 sont attribués à Joseph Parent et Charles Pratt. Enfin la partie au nord du chemin, lot No 4, est achetée par John McClure Muckle. (Registre du shériff vol. III-p. 40-42.) Des mains de McMuckle le lot No 4 passa à Édouard-Joseph De Blois le 6 mars 1852. (Greffe De Foye.), puis aux Frères des Écoles Chrétiennes le 19 janvier 1904. (Greffe Cyrille Tessier.)

Mais avant de partir, saluons encore une fois les grands pins de la forêt dont les premières sentinelles s'alignaient, à cette époque, un peu en arrière du chemin actuel de Beauport. Saluons aussi ces champs et ces prés où sont tombées les sueurs de trois générations. Fermons pieusement la porte de l'antique maison familiale et, après avoir à regret détaché nos regards de l'immense grève, prenons le chemin qui, en longeant la côte nous conduit au passage à gué de la rivière Saint-Charles. Traversons à marée basse, sur les pierres disposées là pour les piétons et nous voici assez exactement à la rue Saint-Nicolas. Sur notre droite s'étend, jusqu'à la rue Saint-Roch, d'abord la grève puis, plus haut, un parc planté d'arbres, sillonné d'allées capricieuses contournant des buissons et des corbeilles de fleurs, c'est le jardin de l'intendance, du Palais, comme l'on a toujours dit.

Le palais de l'Intendant était une construction qui nous paraîtrait aujourd'hui médiocre. Il se composait d'un corps principal de bâtiment à deux étages s'alignant sur la rue Saint-Charles[6] et flanqué, aux deux bouts, d'une aile perpendiculaire ayant pignon sur rue et dépassant de quelques pieds en arrière la largeur de la partie centrale. Une tour élancée, hexagonale, surmontait le toit. Un double escalier encadrait gracieusement le perron de la porte d'entrée dans sa courbe semi-circulaire. Le palais servait de résidence à l'intendant et de siège au Conseil. On y trouvait aussi les divers services de la police, de la justice, des finances et du magasin royal. Il y avait donc là une administration assez compliquée mais,

6 Aujourd'hui Saint-Vallier.

ainsi groupée, elle était toute entière dans la main de l'intendant. Sa création remontait à M. de Meulles qui, en 1685, avait fait, au nom du roi, l'acquisition de l'ancienne brasserie de M. Talon. Le bâtiment, alors en ruines, fut rasé et sur l'emplacement s'éleva une élégante maison, qui, du côté nord, avait vue sur la rivière Saint-Charles et la plaine de la Canardière. Ce premier palais brûla le 5 janvier 1713, ensevelissant dans ses cendres Brisset, valet de l'intendant Bégon, et deux filles de chambre. Bientôt relevé, le Palais devint le centre de l'administration canadienne sous les intendants Bégon, Dupuy, Hocquart et Bigot.

L'entretien des bâtiments et des jardins du Palais exigeait un assez nombreux personnel de service. De toutes les charges qu'on y rencontrait la principale était sans contredit celle du gardien, dont l'œil vigilant devait voir à tout : aux entrées et aux sorties, aux allées et aux venues, à la propreté, aux réparaticns, aux dépenses du service. Cette charge fut occupée sous les intendants Hocquart et Bigot par Martin Pasquet. Parmi tous ses serviteurs Hocquart avait distingué ce jeune homme consciencieux, au maintien noble, aux manières avenantes, aux yeux clairs et vifs, et il le nommait, à vingt-cinq ans, Gardien du Palais.

Rester toute une vie dans la même charge, est un mérite rare, aussi aurions-nous voulu pénétrer l'existence de ce très digne fils de Jacques Pasquet, malheureusement, nous n'avons pour nous guider que de très faibles données. Le seul acte notarié important que nous possédons de Martin Pasquet est l'achat d'un emplacement "avec la maison dessus construite" situé sur la rue Saint-Vallier, au lieu appelé "la Maison-Blanche". Cet emplacement avait 50 pieds

de front sur la rue et 60 de profondeur jusqu'à la côte ; au sud-ouest habitait François Cardinal et au nord-est, Pierre Rouillard. Les propriétaires, François Dugast et Michelle Angélique Juchereau, sa femme, s'acquittaient, en la vendant, d'une dette de 259 livres contractée envers Martin Pasquet et d'une autre de 222 livres due à Angélique Elisabeth Marin[7] comme bien d'héritage. Sur les 510 livres, montant total de la vente, François Dugast ne toucha donc qu'une somme de 29 livres qui lui furent versées comptant[8].

Cet immeuble faisait parti du domaine royal, et se trouvait chargé, de ce fait, de trois deniers de cens payables chaque année " au jour et fête de saint Michel ". De plus Pierre Hiché, premier concessionnaire, s'était réservé une rente annuelle de quinze livres, représentant un capital de 300 livres. Tous ces paiements furent fidèlement faits par Martin Pasquet comme en témoigne une liasse de 19 quittances trouvées dans ses papiers lors de l'inventaire du 7 avril 1762[9].

Par cet achat du 18 juillet 1736, Martin Pasquet se créait un *chez-lui* proche du Palais dont il était le gardien. Sa position lui fournissait des ressources sûres et suffisantes, le jeune homme songea dès lors à se marier. Aussi le 6 novembre 1736, fut-il au comble

---

[7] Angélique-Elisabeth. Marin était fille de Michelle-Angélique Juchereau et de Jean Marin. L'acte porte Angélique-Elisabeth de Saint-Marin et aussi Michelle-Angélique Juchereau, veuve de Jean Marin, dit Champagne.

[8] Vente par François Dugast à Martin-François Pasquet, — 18 juillet 1736. (Greffe Barbel.)

[9] Inventaire des biens de Marie-Louise Chapeau et de Martin Pasquet, 7 avril 1762. (Greffe Louet, fils.)

de ses vœux lorsqu'il conduisit à l'autel sa fiancée, Marie-Louise Chapeau, fille de Jean Chapeau et de Marie-Angélique Pasquet[10]. La maison de la rue Saint-Vallier meublée et parée reçut le soir même le nouveau ménage.

Désormais la vie de Martin Pasquet sera partagée entre le Palais où ses fonctions le retiennent toute la journée, et sa maison où, chaque soir, il retrouvera sa femme et ses enfants. Rien de luxueux dans cette maison mais une modeste aisance. La cuisine possédait comme toutes celles de cette époque d'abord le nécessaire du foyer " un petit crochet de fer servant de crémaillère, une pelle à feu, une paire de pincette, un vieux fourgon et le trépied usuel " ; puis les ustensiles : " un gril " à cinq branches, deux poêles à frire, une chaudière de cuivre jaune, deux marmites de fer d'une contenance de trois et quatre pots et deux seaux cerclés de quatre cercles de fer chacun, dont un en baril et l'autre évasé " ; enfin de menus objets et quelques instruments indispensables " un miroir à cadre de bois dont la glace avait douze pouces sur neuf, une chopine en fer blanc, une petite lampe de fer battu et un vieux chandelier de cuivre jaune ; deux vieilles haches à bucher et deux scies, un petit marteau, une vieille bêche, un pic et une pioche.

Le notaire qui nous a transmis ces détails dans son inventaire n'avait sous les yeux, à la date du 7 avril 1762, que le solage de la maison, une partie du mur et la cheminée. Aussi a-t-il omis de nous dire et le nombre d'appartements et le nombre d'étages que renfer-

10 Le contrat de mariage de Martin Pasquet et Marie-Louise Chapeau est du 28 octobre 1736. Greffe Duprac. Marie-Angél que Pasquet était fille de Isaac Pasquier dit Lavallée

mait la demeure de Martin Pasquet. A côté de la cuisine devait se trouver une chambre renfermant les meubles : " un petit coffre sans ferrure ayant seulement des pentures et un autre coffre de bois de pin garni de fer, pentures, serrure et clef. Auprès, un buffet de bois de pin aussi, ouvrant à deux panneaux et ayant deux tiroirs garnis de fer, ferrures, serrures et clef. " Dans ce buffet, il y avait, en 1762, deux paires de draps de lit en toile et quatre nappes de table de différentes grandeurs ; dans un des tiroirs, six cuillères d'étain et six fourchettes de fer. Comme siège, " une chaise de bois de merisier à pieds tournés et une bergère en fauteuil, en paille ".

Deux lits furent aussi inventoriés : le premier " pesant trente livres, de toutes sortes de plumes et recouvert d'une vieille grosse toile, l'autre, où dormit, sans doute, Martin Pasquet, renfermait " une paillasse de toile commune, une paire de draps et deux couvertes dont une presque neuve et l'autre usée, un traversin de plume couvert en coutil et deux petits oreillers couverts en coton rayé.[11] "

On le voit, tout était fort simple dans la demeure de Martin Pasquet, mais on y vivait heureux. Le père et la mère se prodiguaient autour de leurs enfants qui, après avoir souri quelques temps au foyer, dédaignaient la terre et s'envolaient au ciel ; trois seulement, Claude, François et Marie-Joseph vécurent assez pour voir les deuils de la patrie et la mort glorieuse de leur père.

Depuis vingt-trois ans, Martin Pasquet remplissait avec honneur les emplois de sa charge. Il semblait

11 Inventaire précité.

que cette vie paisible dut se prolonger longtemps encore, mais on arrivait à 1759.

Cette date sonne mal à toute oreille canadienne-française. — 1759, c'est Wolfe devant Québec, c'est l'anse au Foulon remplie de casaques rouges, c'est la tragédie des plaines d'Abraham se tournant en déroute, c'est Montcalm expirant, c'est Murray dans Québec, c'est la défaite !...

Quelle fut dans la tourmente la conduite des Pasquet ? Comme tout bon Canadien, ils firent leur devoir soit en travaillant aux retranchement et aux redoutes élevés, tout le long de la grève, à la Canardière[12], soit en s'enrôlant dans les troupes de milice.

Jacques Pasquet alors âgé de 84 ans, resta seul à la maison pour donner un peu de calme et de courage à la femme et à la fille de François. Il se rappelait qu'à l'âge de quinze ans, il avait déjà vu les Anglais en face et il espérait bien que ceux de 1759 ne seraient pas plus heureux que ceux de 1690. François et Jean durent sans doute être incorporés dans la milice de Québec comme la plupart des hommes valides, mais nous n'avons aucun document pour le certifier. Quant à Martin, sa fonction même de gardien du Palais le maintenait à son poste. Cependant au mois d'août, les batteries anglaises, qui depuis le 12 juillet broyaient la ville sous leur sinistre mitraille, allongeaient leur tir. Le Palais atteint, brûla, les maisons de la rue Saint-Vallier brûlèrent. Martin Pasquet put à grand'peine sauver son modeste mobilier. De sa maison, il ne resta debout que le solage, un pan de mur et la chemi-

12 Sur la terre de Jacques Pasquet on éleva une redoute munie d'une batterie d'artillerie.

née. N'ayant plus rien à garder au Palais, il se fit, avec les vaillantes troupes de Montcalm, gardien de la patrie. Participa-t-il à la bataille des Plaines d'Abraham ? C'est probable. En tout cas, avec les débris de l'armée en déroute il gagna la rivière Jacques-Cartier.

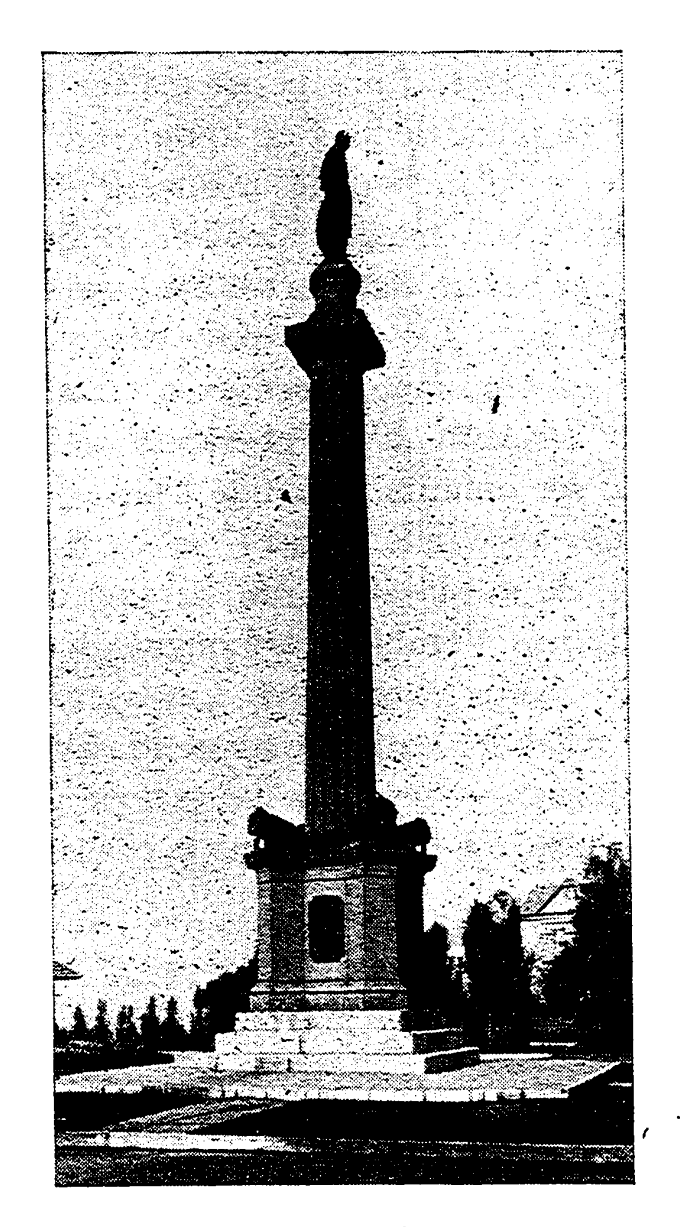
Au mois d'avril 1760, c'est la marche de Lévis vers Québec, la montée vers Sainte-Foy à travers les marais de la Suède, puis la grande journée du 28 avril, sur les plaines d'Abraham, autour du moulin Dumont. Là tombèrent du côté français 833 braves dont 103 tués et 640 blessés. Parmi ces derniers était Martin Pasquet. Descendu avec les autres blessés à l'Hôpital-Général[13], il y reçut, jusqu'au sept juin suivant, les soins du docteur Faucher, chirurgien. Les remèdes et médicaments fournis par le docteur[14] ne purent empêcher ce héros de succomber à ses blessures. Il mourut dans la nuit du sept juin, muni des sacrements de l'Église, et fut inhumé le lendemain, dans le cimetière de l'hôpital à côté de tant de vaillants compagnons d'armes tombés, comme lui, au champ d'honneur. La victoire de 1760 avait noblement vengé la défaite

---

13 " Il faudrait une autre plume que la mienne, écrivait une des religieuses, pour peindre les horreurs que nous eûmes à voir et à entendre pendant vingt-quatre heures que dura le transport... Après avoir dressé plus de cinq cents lits que nous avions eu des magasins du roi, il restait encore de ces pauvres malheureux à placer. Nos granges et nos étables en étaient remplies... On ne voyait que bras et jambes coupés. Nous avions dans nos infirmeries 72 officiers dont 33 moururent. Pour surcroît d'affliction, le linge nous manqua ; nous fûmes obligées de donner nos draps et nos chemises... (Relation de ce qui s'est passé au siège de Québec par une religieuse de l'Hôpital-Général) cité par Garneau. — " Histoire du Canada " — Vol. II page 272.

14 Au prix de 120 livres. Inventaire précité.

de 1759. Mais Lévis ne put tenir devant Québec. Le 9 mai, les hourras frénétiques de la garnison anglaise lui apprirent l'arrivée dans le port d'une frégate



Monument des Braves

ennemie ; le 15, deux autres vaisseaux étaient en vue et le 18, la flotte de l'amiral Colville accostait. Prudemment Lévis se replia sur Montréal[15].

---

[15] Le camp fut levé dans la nuit du 16 au 17 mai.

La population de Québec chassée de la ville depuis le 21 avril put alors reprendre possession de ses maisons en ruines. Marie-Louise Chapeau, veuve de Martin Pasquet, fit édifier sur l'emplacement qui lui appartenait rue Saint-Vallier, " une petite maison de pièce sur pièce, ayant 16 pieds de long et 15 de large et couverte en planches et plancher de madriers "[16]. C'est là qu'elle ramassa son maigre mobilier et qu'elle vécut jusqu'au 19 avril 1762, date de son mariage avec Joseph Alain, de Lorette. Devenue veuve presque aussitôt[17] elle convola en troisième noces avec Charles Hubert, charpentier, 1er août 1765, et rentra de nouveau à Québec avec ses enfants. Sa fille Marie-Josephte demeurera seule avec elle jusqu'à sa mort, François, vers l'époque de sa majorité, ira chercher de l'ouvrage à Montréal, puis s'établira à Longueuil après avoir épousé à Verchères, Geneviève Levasseur, le 15 février 1779. Claude, entré en apprentissage dès 1761, résolut de gagner sa vie avec la varlope et le rabot. Nous allons le voir à l'œuvre dans le chapitre suivant.

---

16 Inventaire précité.

17 Joseph Alain mourut avant le 14 avril 1764, date de l'inventaire de ses biens. (Greffe Genest.)

Guerriers que nous vénérons, vous avez payé votre dette à la patrie, c'est à nous de payer la nôtre.

— HON. P.-J.-O. CHAUVEAU.

Qu'ils sont heureux ceux qui, dans la mêlée;
Près de Lévis, moururent en soldats;
En expirant, leur âme consolée,
Voyait la gloire adoucir leur trépas.

(Le Drapeau de Carillon.)

— OCTAVE CRÉMAZIE.

La Famille Paquet

Claude Pasquet et Françoise Valière[1]

1. *Martin*, baptisé, le 1er février 1770, à Québec ;
marié, en 1797, à Marie Robitaille[2] ;
inhumé, le 14 juin 1814, à Québec.

2. *Françoise*, baptisée, le 6 avril 1772, à Québec ;
mariée, à Gabriel Côté, à Ste-Foy, le 27 juin 1796.

3. *Marie-Louise*, baptisée, le 25 sept. 1773, à Ste-Foy ;
mariée à Joseph Tilly dit Anger de l'Ancienne-Lorette, le 5 fév. 1798.

4. *Louis*, né en 1775 ;
marié à Élisabeth Becker[3], à Ste-Foy, le 21 fév. 1803 ;
inhumé, le 18 mars 1830, à Ste-Foy.

5. *Marie-Josephte*, baptisée, le 20 fév. 1776. à l'Anc.-Lorette ;
inhumée à Ste-Foy, le 15 avril 1784.

6. *Augustin*, né en 1780 ;
marié à Catherine Tourangeau, à Québec, le 9 juin 1807 ;
inhumé, le 4 déc. 1826, à Québec.

---

1 Françoise Valière épousa Charles Rasset, le 26 janv. 1807, à Saint-Augustin. Au mariage de son fils J.-Bte, 1814, elle est dite défunte.

2 Marie Robitaille épousa Louis Berthiaume, à Ste-Foy, le 10 sept. 1816.

3 Élisabeth Becker épousa Charles Berthiaume, à Ste-Foy, le 18 janv. 1831.

7. *Etienne*, né en 1781
   marié 1ère à Madeleine Drolet, en 1805 ou 1806 ; 2e à Marie Robitaille[4] à l'Anc.-Lorette, le 27 janv. 1817.
   Inhumé, le 12 fév. 1856, à la Pte-aux-Trembles.
8. *Marie-Marguerite*, baptisée, le 13 juin 1784, à Ste-Foy.
9. *Madeleine*, née en 1785.
10. JOSEPH, baptisé à Ste-Foy, le 6 août 1786 ;
    marié à Elisabeth Picher à la Pte-aux-Trembles, le 13 juillet 1812 ;
    inhumé à Pont-Rouge, le 28 fév. 1843.
11. *Marie-Geneviève*, baptisée le 23 juillet 1788, à Ste-Foy ;
    inhumée le 18 fév. 1794, à Ste-Foy.
12. *Jean-Baptiste*, baptisé, le 6 avril 1790 ;
    marié à Marie Moisan à la Pte-aux-Trembles, le 24 janv. 1814.
    inhumé le 9 fév. 1852, à Sainte-Catherine.

---

[4] Fille de Romain.

